

Printemps culturel de Bourk



The Bookshop

de Isabel Coixet

En 1959 à Hardborough, une bourgade du nord de l'Angleterre, Florence Green, décide de racheter The Old House, une bâtisse désaffectée pour y ouvrir sa librairie. Lorsqu'elle se met à vendre le sulfureux roman de Nabokov, *Lolita*, la communauté sort de sa torpeur et manifeste une férocité insoupçonnée.

À Hardborough, à la fin des années 1950, Florence Green, une veuve de guerre, ouvre, non sans peine, une librairie dans la plus vieille demeure de la bourgade. Les notables n'apprécient guère le vent de nouveauté qu'elle fait souffler. C'est cependant la mise en vente du *Lolita* de Nabokov qui les fera définitivement sortir de leurs gonds. Mais tout doucement, sous cape. Car le film d'Isabel Coixet, adapté du roman de Penelope Fitzgerald, préfère jouer sa partition en sourdine. Il privilégie les sous-entendus, les non-dits et les sourires éteints. Pas grand-chose ne se passe dans cette ville, et non plus dans ce film.

Et pourtant. Sous la surface bouillonne une vraie force mélancolique. Le film s'enivre de la poésie du « tout ce qui n'aura jamais lieu », qu'il s'agisse ici d'un amour disparu, d'un destin impossible ou encore d'une vocation refrénée. *The Bookshop* vaut pour son ambiance de bord de mer du Nord de l'Angleterre, à la fois froide, émouvante et corrosive, comme la société qu'il décrit, celle de l'après-guerre, traumatisée, entre tradition bien ancrée et volonté de changement frémissante, coincée dans un statu quo morne où la manipulation l'emporte sur la confrontation. Mais c'est aussi une ode à l'amour de la lecture et à la capacité des livres à anticiper la marche du monde, comme le *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury, célébré dans le film, et préfigurant la fin de manière inattendue. **Première**

Il est intéressant de constater que la classe aisée, représentée par Violet Gamart (Patricia Clarkson, parfaite), prend le contrepied argumentaire. L'« Old House », que Florence Green a achetée, lui paraîtrait plus appropriée pour un centre culturel, bien que le reste du peuple n'ait pas été sollicité. C'est sur cette

base que Violet Gamart fera acte de résistance pour récupérer son pouvoir, qu'elle considère déchu. Elle prend pour sbire Milo North (James Lance), un écrivain vivant uniquement de son succès passé, et va même jusqu'à appeler une de ses connaissances au Parlement de Londres pour obtenir gain de cause devant la loi. Les plus riches n'apparaissent qu'en meute (lors de soirées mondaines ou de rendez-vous officiels), alors que les autres habitants sont dessinés individuellement selon leur fonction (les artisans, le pêcheur, la femme au foyer...). Isabel Coixet renforce la sensation d'une société gérée depuis les antichambres par les puissants, où les plus modestes ont un rôle installé et préconçu, incompatible au changement. Les bases sont bien ancrées et tout le monde s'en satisfait, d'où le malaise créé par l'ouverture de la librairie.

Du côté des défenseurs du projet, le vieil Edmund Brundish (un Bill Nighy inspiré) et la jeune Christine (épatante Honor Kneafsey) illustrent deux facettes générationnelles: l'ancien monde et les citoyens de demain. C'est justement une Christine d'âge mûr qui narre l'histoire : elle s'est approprié le savoir grâce à la transmission de Florence Green. Cependant, ces deux piliers n'ont guère de poids face au mastodonte politique qu'est Violet Gamart.

Quand on met des bâtons dans les roues à Florence Green, cette dernière fait comme si de rien n'était pour la simple et bonne raison qu'elle reçoit un soutien, que le spectateur ne verra jamais concrètement. Il est malgré tout difficile de croire qu'elle ne s'appuie que sur les lettres d'Edmund Brundish et sur les facéties de la petite fille. De plus, elle n'est au courant à aucun moment des rumeurs à son égard, alors qu'elle vit dans ce même village. Son univers paraît finalement étriqué, autocentré, et en complète opposition avec ses démarches d'ouverture aux œuvres littéraires. **Culturopoing**

Le point de vue des producteurs

L'histoire a une forte valeur culturelle car son intrigue permet de tracer une parabole des dangers et des difficultés auxquels fait face le monde de la littérature aujourd'hui. Celui-ci est confronté à une société bureaucratique ignorante et inculte, conduite par l'argent et la rivalité. Si le langage écrit tel que nous le connaissons devait disparaître, toutes les valeurs culturelles et sociales, toutes les valeurs de la connaissance disparaîtraient avec lui. Nous avons tous été témoins de la disparition, dans nos propres villes, de librairies établies depuis longtemps dévorées par les rouages d'une société qui ne semble pas avoir besoin de livres. Ce film met en lumière cette disparition silencieuse, incessante et définitive, dont les conséquences ne sont pas moins graves et catastrophiques que la destruction de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie. Le film est aussi un appel à la liberté d'expression, à la pluralité des opinions ; mais c'est également une attaque directe contre toutes les formes d'ignorance et de censure.

Parallèlement à ces valeurs, le film raconte la lutte personnelle de Florence. Elle est une sorte de Phoenix, essayant de se reconstruire après la mort de son mari. Un personnage féminin fort, intelligent et mûri par et grâce à ses émotions. Florence donnera tout ce qu'elle a pour construire une entreprise culturelle simplement comme un acte d'amour pour son compagnon perdu, n'attendant rien en retour, si ce n'est un réconfort spirituel. D'un autre côté, ses antagonistes voudront lui arracher son projet, en créer un autre, meilleur que le sien, pour gagner de l'argent et se faire acclamer. Cette lutte illustre un phénomène que l'on voit trop souvent aujourd'hui, où la culture ne favorise pas les œuvres artistiques les plus intrinsèquement dignes, mais celles qui sont de nature opportuniste ou spectaculaire et qui promettent la viabilité et de gros profits. Encore une fois, cela repousse les possibilités curatives, régénératrices, éducatives et insondables que la culture et l'art fournissent en eux-mêmes.

Ce film respire l'amour des livres et de la littérature. Un amour pur et éternel pour la lecture qui devrait être transmis de génération en génération. C'est ainsi que notre protagoniste, malgré ses échecs, parvient finalement à faire : transmettre cette passion à Christine, une fillette qui représente l'avenir d'un monde qui ne doit pas tourner le dos aux livres. Après tout, qui peut préserver l'existence de la littérature sinon les générations à venir qui n'y ont pas d'intérêt à priori ? La littérature et le roman sont entre les mains de ceux qui sont maintenant jeunes et il est entre nos mains de les éduquer pour qu'ils n'abandonnent pas l'écrit. Le film se termine ainsi sur une note optimiste reflétant cette idée à travers une séquence régénératrice dans la-

quelle, au final, la culture se transmet d'une génération à l'autre et permet la construction d'un monde meilleur.



Membre du Jury "Caméra d'Or" du Festival de Cannes 2013.

Son diplôme d'Histoire Contemporaine en poche, l'espagnole **Isabel Coixet** se dirige très vite vers le cinéma. A la fois réalisatrice et scénariste, elle trouve vite son thème de prédilection : ses films dépeignent des femmes ordinaires confrontées aux aléas de la vie. Ainsi en 1996, dans *Des choses que je ne t'ai jamais dites*, Lili Taylor essaye de se défaire de l'ombre de son ancien amant et de retrouver goût à la vie alors qu'en 1998, Olalla Moreno meurt d'amour dans *L'Heure des nuages*, inédit en France.

Sa rencontre avec Sarah Polley marque l'envol de sa carrière : en 2003, l'actrice incarne Ann, femme condamnée par la maladie qui dresse une liste de choses à faire avant de mourir dans *Ma vie sans moi*, acclamé par la critique et les spectateurs du monde entier. Forte de ce succès, Coixet retrouve son actrice fétiche en 2006 pour *The Secret life of words*.

Impliquée dans divers projets, comme la boîte de production qu'elle a créée en 2000 et qui lui permet de tourner des documentaires ainsi que des clips musicaux, Isabel Coixet a également participé à l'aventure *Paris, je t'aime*. Elle a réalisé l'un des courts métrages de ce film à sketch sur la rencontre amoureuse dans notre capitale. Elle poursuit dans cette veine avec *Lovers* (2008) qui raconte une passion sulfureuse entre un professeur de littérature d'âge mûr (Ben Kingsley) et une jeune exilée cubaine (Penélope Cruz).

Changement de cap en 2011 pour cette grande amatrice de culture nippone avec sa *Carte des sons de Tokyo*. Le film raconte comment Ryu, jeune fille solitaire qui, durant la nuit, travaille dans la Halle à Marée de Tokyo se transforme occasionnellement en tueuse à gages.

Cette même semaine dans le cadre du
Printemps culturel de Bourg FEMMES



La semaine prochaine du 15 au 21 mai

